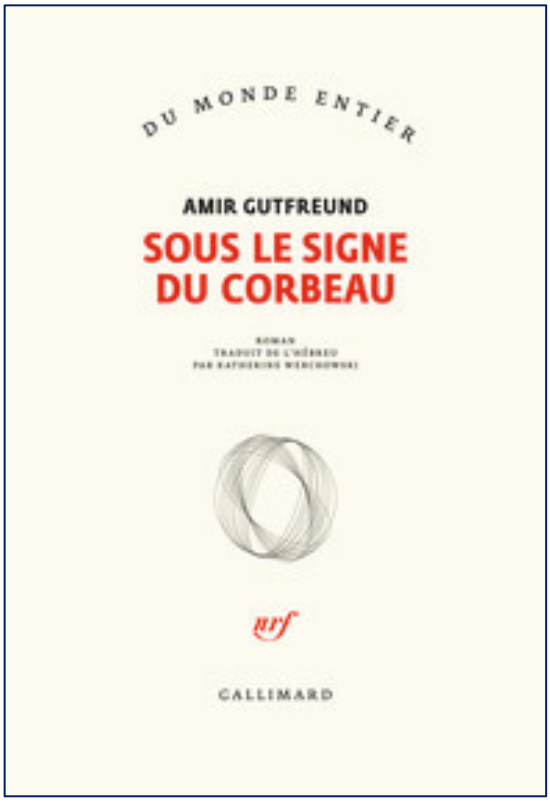

Texte de la chronique

Sous le signe du corbeau, d'Amir Gutfreund

Par Ariane Singer –

novembre 2019

A quoi se raccrocher quand on a tout perdu, ou presque ? C'est la question qui hante le roman de l'écrivain israélien Amir Gutfreund

« Sous le signe du corbeau », un inédit paru récemment aux éditions Gallimard, six ans après sa publication en Israël.

Le héros de ce livre est un trentenaire, sans nom, habitant de Haïfa. Il est le fondateur d' une entreprise de high-tech, Mermaid, qui s'est fait mettre à la porte par ses propres associés. Sa fiancée, la fantasque et tourmentée Dana, l'a quitté. Quant à sa mère, veuve, elle a refait sa vie un peu trop facilement à son goût. Voilà cet homme déprimé et désemparé. Il peut tout juste compter sur son jeune frère, Elie, un avocat spécialisé dans les divorces, marié avec son amour de jeunesse, mais qui n'arrive pas à avoir d'enfants avec sa femme.

La vie de ce héros va prendre un tournant inattendu, le jour où une adolescente, la jeune Lir Ohayon, disparait, près de chez lui, à Haïfa. Sans vraiment savoir pourquoi, il va se joindre à l'équipe de bénévoles chargés de la retrouver. Et il va croiser sur sa route des personnages aux intentions plus ou moins louables, aux parcours plus ou moins nets.

Parallèlement, il va nourrir le désir de retrouver un autre disparu : son oncle appelé Elie, lui aussi, un mercenaire qui s'est volatilisé un jour en Afrique.

Dans ce roman, comme dans ses autres livres, Amir Gutfreund montre un certain talent à faire resurgir le passé individuel dans le présent de ses personnages. C'était le cas déjà

dans « Les gens indispensables ne meurent jamais », le roman qui l'a rendu célèbre, où le jeune narrateur pressait ses grands-parents de lui parler de leur expérience de la Shoah.
C'était également le cas dans son livre « Pour elle, volent les héros », l'histoire d'un groupe de jeunes gens, à Haïfa, que l'on suivait depuis les années 1960 jusqu'à la mort d'Yitzhak Rabin.
Ici, Amir Gutfreund fait alterner le récit de la dépression de son héros et les histoires familiales et amoureuses qui l'ont fragilisé.
L'autre talent du romancier, c'est de sonder les âmes des personnages pour repérer leurs points de rupture. Pourquoi son protagoniste est-il obsédé à ce point par les disparus ? Pourquoi sa fiancée, Dana, se refuse-telle à vivre une relation amoureuse apaisée? Amir Gutfreund creuse les tourments de ces hommes et de ces femmes pour montrer en quoi ils sont profondément humains, pourquoi ils ont du mal à aller de l'avant. Pourquoi ils sont tout, sauf ce que la société israélienne attend d'eux.

Extarit page 138

« Quand elle était partie, il avait commencé à aller voir les bons films à Haïfa, les bons spectacles à Tel Aviv. Il s'était mis à lire. Peut-être que s'il consommait suffisamment de protéine culturelle, il se produirait en lui un miracle.
Le vendredi après-midi, lorsque le silence et le calmes commençait à s'installer, une immense tristesse s'insinuait en lui. Il sortait parfois pour se rendre dans les locaux de Mermaid et s'y enfermait pour bosser jusqu'à la fin du week-end. Le dimanche matin, il croisait ses associés et les regardait avec condescendance comme quelqu'un qui n'avait plus rien à prouver. Parfois aussi il se consacrait à sa famille, rendant de longues visites à Elie et Dalit, ses oncles, ses neveux, ou allait à des matches de foot ou au zoo.
Son existence était devenue une vaine errance dans un petit labyrinthe.IL stagnait sans même trouver de repos momentané.
Elie lui faisait la morale: les autres au moins s'autodétruisaient dans l'action, par défi, par les femmes ou l'alcool, chacun son trip. « Toi,, tu restes bloqué au feu rouge. Fais quelque chose, de positif ou de négatif, mais agis!', lui disait-il.
Il avait alors rencontré Hen, guide de randonnée pédestre aux tresses blondes.
Il y avait eu d'autres femmes, mais peu.
Puis s'était ensuivi la cuisante humiliation de son éviction de Mermaid et il s'était alors attelé à la lecture effrénée de magazines spécialisés en technologie comme s'il devait se confronter à son échec et mieux comprendre ce qui était arrivé. Mais en dépit des forces qui l'habitait, il n'avait pu s'expliquer comment sa technologie était devenue obsolète.

Lui était venue l'envie de se réorienter pour dénicher un autre travail et briller socialement. Et trouver une femme. Ne fût-ce que pour sa mère. Mais il n'avait que faire de tout cela, depuis quand était-il capable d'abnégation ? Pour toutes ces raisons, il avait obéi à Elie: il était allé voir le docteur Yoram Brashi. »

Sous le signe du corbeau n'est pas le plus abouti des romans d'Amir Gutfreund, et on pourrait lui reprocher de lancer plusieurs pistes narratives en même temps sans aller véritablement au bout de chacune d'entre elles. Mais il séduit par la peinture qu'il fait de la société israélienne: un monde où la couverture médiatique des faits divers tient le pays en haleine. Un monde très divers aussi, avec ses anciens militaires traumatisés par les guerres, et ses immigrés qui peinent à trouver leur place.
Surtout, c'est un roman où le drame et l'humour se mêlent de façon harmonieuse. Qui montre avec assez de conviction comment un homme peut tomber, puis tomber plus bas encore avant de se relever, ou d'essayer, du moins.
On peut lire Sous le signe du corbeau comme le livre testament d'Amir Gutfreund. L'auteur est mort à 52 ans, d'un cancer, deux ans après avoir écrit ce texte, et quatre ans après la mort de sa première femme. Ce roman, qu'il nous laisse, est une histoire poignante sur la nécessité de continuer à vivre et à aimer, malgré tout.

Source: Ariane Singer ©Akadem